

**OSER L'ESPÉRANCE**  
**Journées nationales de la FEP**  
**Le Lazaret (Sète) – Jeudi 12 juin 2025**

« Oser l'espérance »

Le titre retenu pour cette intervention indique d'emblée que l'espérance est un défi. Elle ne se soutient, en effet, d'aucun savoir, d'aucune preuve tangible. Elle n'est pas de l'ordre d'une facile et tranquille évidence. Et pourtant, elle est toujours là, comme une force qui pousse à rêver, à imaginer, à inventer et à construire de nouveaux possibles.

Pour cerner ce défi de l'espérance, et même tenter de le relever, je propose trois étapes, en éclairant mon propos de références à la Bible, à la théologie et aux sciences humaines.

## **1. L'ESPÉRANCE EST TOUJOURS MISE EN QUESTION**

### **1.1. L'ESPÉRANCE TOUJOURS CRITIQUEE**

Elle a été, en effet, de tout temps, interrogée, suspectée, critiquée, et même parfois moquée.

- D'abord parce que toute existence humaine est confrontée, à des degrés divers et de différentes manières, à l'énigme du mal. Un mal, dont l'humain est souvent responsable et qui survient généralement de façon imprévisible et brutale. Je ne vais pas faire, ici, la liste des malheurs qui frappent des existences personnelles, ni celle des tragédies qui déchirent l'histoire. Vous les côtoyez tous les jours dans vos engagements et nous les éprouvons chaque jour dans nos propres vies.

Ces réalités douloureuses provoquent en nous des blessures et des fractures que nous vivons, que nous éprouvons, comme autant de démentis à l'espérance. Autant de « pourquoi » qui altèrent notre confiance en ce qui est à venir.

La Bible elle-même les met dans la bouche du croyant, quand il crie vers Dieu sa révolte devant le mal. Jusqu'aux mots de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,16) Devant l'épreuve du malheur, nous mesurons que tout discours sur l'espérance peut alors être considéré comme une illusion trompeuse.

- C'est pourquoi, il n'a jamais manqué d'esprits critiques ou sceptiques pour considérer l'espérance comme une incantation pieuse ou un pur produit de l'imagination dans lequel on trouve, certes, un refuge et une consolation, mais qui ne prennent pas vraiment en compte les dures réalités de la vie et de l'histoire. On se souvient des analyses de Karl MARX décrivant la religion et ses espérances comme « *l'opium du peuple*<sup>1</sup> ». D'autres, avec lui, ont notamment reproché aux Églises de réduire l'espérance à une consolation dans l'au-delà, voire à une récompense pour les souffrances endurées pendant la vie sur la terre. Ces questions ne sont ni illégitimes, ni infondées. CALVIN lui-même dénonçait cette fuite hors du monde quand on veut, disait-il, « *enfermer Dieu au ciel*<sup>2</sup> ».

La Bible, déjà, ne méconnaissait pas cette critique à l'égard des espérances trompeuses. Par exemple quand elle opère une distinction entre les « faux » et les « vrais » prophètes. Les premiers sont dits « faux » parce qu'ils véhiculent une fausse idée de l'espérance. Ils refusent de voir en face les contraintes du réel, dont ils minimisent ou esquivent les difficultés. Comme si l'espérance passait par une sorte de déni. Le « vrai » prophète, au contraire, n'ignore pas la réalité des malheurs présents, ou à venir, plaçant le peuple devant ses responsabilités, sans les bercer d'illusions.

Aujourd'hui encore, nous connaissons bien ces courants contemporains, porteurs de consolations et d'espérances à « bon marché ». Ces injonctions, assorties de techniques, à « rester positif », à « garder le moral » ! Du genre « courage, ça va passer », « ça ne va pas durer », « il faut rebondir ».

Pour beaucoup, au cœur de l'épreuve, ces mots sont inaudibles et ne sont rien moins que des impostures face au malheur.

- Mais l'espérance a été aussi mise à mal par les promesses non tenues des grands courants religieux et des idéologies séculières.

En effet, les Églises et les religions n'ont pas toujours su être à la hauteur des espérances qu'elles portaient. Leurs divisions, leurs conflits, leurs raidissements

---

<sup>1</sup> Une phrase au demeurant plus complexe que le slogan qu'elle est parfois devenue. Marx considère que la religion permet à la fois d'exprimer sa détresse, de protester contre la misère, de lui résister. Mais elle est trompeuse car elle dispense de changer ce monde qui fait souffrir. Elle est en cela une potion anesthésiante.

« La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole. »

Karl MARX, *Critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843), Paris, Aubier, 1971.

<sup>2</sup> Jean CALVIN, *L'Institution chrétienne*, Livre premier, Chapitre 4, 2, Genève, Labor et Fides, 1955, p.12.

doctrinaux ou moraux, les scandales en leur sein, ont été et demeurent trop souvent des repoussoirs pour celles et ceux qui cherchent des raisons de vivre, de croire et d'espérer. La sécularisation a achevé de tarir bien des sources d'espérance d'origine spirituelle. « *Espérance oubliée* », comme l'a écrit Jacques ELLUL.

Quant aux utopies ou idéologies séculières qui, depuis le siècle des Lumières, prétendaient changer le monde, orienter l'histoire et transformer l'humanité, elles ont pu un moment mobiliser des individus et des peuples. Mais qu'il s'agisse de la science ou de la foi dans le progrès, du marxisme ou du libéralisme, les espoirs dont ils étaient porteurs ont été souvent déçus ou dévoyés. Le matérialisme de la société de consommation, qui a fait illusion pendant les « *Trente Glorieuses* », n'est pas davantage parvenu à procurer le bonheur, à donner du sens à la vie, à rendre durablement crédibles les espérances qu'il portait. Tous ces vains espoirs ont laissé le monde sans avenir et sans espérance. Et même durablement déchiré par les horreurs de la Shoah, du Goulag et autres totalitarismes.

Alors, quand l'espoir et l'attente ont été déçus, la désillusion est telle que l'on ne croit plus aux « *lendemains qui chantent* ». Car « *on ne revient jamais indemne de ses espérances perdues*<sup>3</sup>. »

Mais s'il y a des facteurs anciens ou récurrents qui rendent l'espérance problématique, il y en a aussi de plus conjoncturels et plus actuels qui accentuent son effacement de l'horizon contemporain.

## 1.2. LES CAUSES DE LA CRISE ACTUELLE DE L'ESPÉRANCE

Vous en connaissez les conséquences concrètes mieux que moi. Si j'en analyse les causes un peu longuement maintenant, c'est parce qu'il n'est pas possible d'envisager ce que pourrait être l'espérance aujourd'hui si on ignore, comme les faux-prophètes, la réalité complexe et douloureuse dans laquelle l'espérance est appelée, éventuellement, à s'inscrire.

- Ce sont d'abord les difficultés d'ordre économique et social. Vous les croisez tous les jours dans vos activités de soutien et d'entraide. Elles se sont encore accrues du fait de la crise sanitaire, de l'inflation que nous avons connue, des soubresauts géopolitiques actuels. Et les plus démunis sont évidemment les plus touchés. Même si ce ne sont pas toujours eux que l'on voit et entend le plus ! Ce qui est sûr, c'est qu'il est des seuils de carence et d'injustice insupportables au-delà desquels l'espérance n'est plus possible, car on n'en a plus la force. Ainsi, écrit

---

<sup>3</sup> Frédéric BOYER, *Là où le cœur attend*, Paris, P.O.L., 2017, p.54.

Judith BUTLER, dans son petit ouvrage « Qu'est-ce qu'une vie bonne ? ». Quelle « vie bonne » espérer, interroge-t-elle, quand « on sent qu'on n'a aucun pouvoir pour diriger sa vie, quand on n'est pas sûr d'être en vie, quand on se bat pour éprouver la sensation qu'on est en vie<sup>4</sup> ? » Ces formes dramatiques de pauvreté et d'exclusion génèrent des peurs de déclassement, des sentiments de rejet et d'abandon. Des craintes qui, pour être parfois irrationnelles, n'en sont pas moins bien réelles.

- Du coup, derrière les revendications matérielles, se cachent aussi souvent des détresses qualitatives. Celles et ceux qui travaillent dans le champ humanitaire et diaconal les connaissent bien : attentes affectives, spirituelles, demande d'écoute... de la part de femmes et d'hommes fragilisés.

Comme l'a montré le sociologue Alain EHRENBURG, nous vivons dans une société durement compétitive où domine le « culte de la performance ». L'individu est tenu « d'assurer » dans tous les domaines. Il se désespère alors, voire se culpabilise, de ne pas être à la hauteur des résultats que l'on attend de lui ou des objectifs qu'il se donne lui-même. La dépression, la souffrance au travail, sont les pathologies d'un sujet qui en vient à douter de sa propre valeur jusqu'à perdre l'estime de soi. S'exprime, alors, un sentiment de non-reconnaissance et même d'humiliation, bien analysé par Olivier ABEL<sup>5</sup>.

D'autant que l'individualisme fait des ravages. Le narcissisme est même revendiqué comme une aspiration légitime et nécessaire ! Mais plus une société accorde d'importance et d'indépendance aux individus, plus elle devient, sous les coups du réel, épuisante pour eux. Chacun est alors renvoyé à lui-même, à sa solitude, nourrie de méfiance et de peur à l'égard de l'autre différent. Sur fond de mondialisation redoutée.

Ainsi nous atteignons un seuil où l'individualisme risque de se retourner contre l'individu. Ce n'est plus l'individualisme de l'émancipation, l'individualisme des Lumières et des grandes espérances. C'est l'individualisme de l'égoïsme, de la perte, de la désaffiliation, de la crise du lien, du déliement et du délitement, de l'affaissement des solidarités. Ce qui fait dire à Marcel GAUCHET que nous vivons dans une société « d'après la religion », « où la question du trouble intime de chacun prend un développement sans précédent. Parce que c'est une société psychiquement épuisante pour les individus, rien ne les secourt ni ne les appuie plus<sup>6</sup>. »

---

<sup>4</sup> Judith BUTLER, *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*, Paris, Payot, 2014, pp.66 et 73.

<sup>5</sup> Olivier ABEL, *De l'humiliation*, Paris, Ed. LLL Les liens qui libèrent, 2022.

<sup>6</sup> Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, NRF, 1985, p.302.

- C'est, au fond, une véritable crise du sens que nous traversons. Le sens comme signification et aussi comme direction, comme finalité de l'existence. Il est, en effet, de plus en plus difficile de comprendre le monde, de se situer dans une réalité qui se complexifie, où tout bouge et évolue très vite. L'existence est envahie et bousculée par un flux incessant de sollicitations, de mutations, d'exigences de mobilité et d'adaptabilité. Du fait de la disparition des repères et des cadres qui la structuraient, la société n'est plus stable ni solide. Elle est devenue « *liquide* », écrit le sociologue Zygmunt BAUMAN<sup>7</sup>. Avec pour conséquence incertitude et désorientation... l'absence de boussole !

Alors, déçus des espérances entrevues, effrayés par les discours catastrophistes, notamment des médias, inquiets sur leur avenir et celui de la planète, bon nombre de nos contemporains (et aussi nous-mêmes) sont aujourd’hui en souffrance dans un monde qui n'est plus le leur.

Les enquêtes sur le moral des Français se succèdent, toujours plus préoccupantes, y compris chez les jeunes (avec les drames que l'on sait) et dans des milieux qui ne sont pas particulièrement défavorisés. 53% de la population, selon la plus récente enquête, disent avoir connu des problèmes psychiques au cours des derniers mois. Sans oublier la consommation croissante d'antidépresseurs et anxiolytiques.

Pour toutes ces raisons, on peut comprendre que l'effacement de l'espérance se soit accru dans une société qui a tant de mal à envisager demain. Il est difficile alors de parler d'espérance de manière crédible, sans en faire une méthode Coué spirituelle, un refuge pour qui n'a plus la force d'affronter le malheur, un cache-misère dont les effets ne résisteraient pas à la dureté de l'épreuve. Quand il n'y a plus des raisons d'espérer, n'est-ce pas alors déraison que d'espérer encore ?

On le voit, l'espérance est toujours problématique, difficile à décrire, à annoncer, à proposer et à vivre. Pour avancer dans ce qui pourrait ressembler à une impasse, sans doute faut-il demeurer dans le paradoxe de l'espérance.

## 2. LE PARADOXE DE L'ESPÉRANCE

### 2.1 LE PARADOXE DE L'ESPÉRANCE

Le paradoxe de l'espérance, c'est qu'elle a pour terreau la réalité telle qu'elle est, jusqu'à assumer l'indicible des souffrances humaines. Devant celles que je viens d'évoquer, il y a de quoi se sentir impuissants et en être découragés. Ce qui s'ouvre

---

<sup>7</sup> Zygmunt BAUMAN, *L'Amour liquide, De la fragilité des liens entre les hommes*, Éditions du Rouergue, 2004. *La Vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006. *Le présent liquide*, Seuil, 2007.

alors n'est pas l'espérance, c'est le plus souvent le désespoir dans lequel on se laisse aller sans toujours en être conscient. Car l'espérance, dans ces moments, a du mal à s'imposer. On verra qu'elle vient souvent à contre-temps, à contre-sens, à contre-jour... Le chanteur Léonard COHEN exprime ce caractère paradoxal de l'espérance quand il écrit : « *Il y a une faille en chaque chose et c'est par là que passe la lumière*<sup>8</sup>. » J'ai trouvé un écho analogue dans un beau texte de Christiane TAUBIRA où elle fait l'éloge de la nuit comme lieu symbolique de résistance au mal : « *Les nuits portent en elles les armes et les mots qui nous permettront de sortir de cette ombre qui gagne. La nuit, c'est le temps du chuchotement, de l'éclipse, le temps de la pensée, du courage, du rêve et du risque. C'est la nuit que l'on comprend que le moment est crucial. C'est la nuit que s'inventent tous les renversements du monde*<sup>9</sup>. » Et si c'était dans la nuit que se donne à voir l'espérance ?

Nous sommes ainsi amenés à découvrir que « *l'espérance n'est pas le contraire du désespoir, elle est sa traversée*<sup>10</sup> », portée par une promesse sur laquelle je reviendrai. C'est donc seulement dans l'attention lucide et la résistance persévérande aux épreuves que peuvent s'inventer et se construire des recommencements possibles. Contrairement à ce que l'on pense trop souvent, espérer n'est donc pas de l'ordre d'une tranquille assurance. C'est plutôt une « *intranquillité* », une espérance « *en dépit de* », une espérance « *quand même* » ou « *malgré tout* ». C'est en cela qu'elle est un défi. Elle n'évite pas l'affrontement au scandale du mal, ni ne méconnaît les fractures de nos vies et de notre histoire. C'est même souvent là, au cœur du manque ou de la faille que s'insinue l'espérance, qu'elle avance et prend racine.

## 2.2 UN MALENTENDU A LEVER ?

- N'est-ce pas en effet une forme de malentendu de croire que l'espérance ne peut s'envisager, se manifester, se déployer, se réaliser, s'accomplir que dans la pleine satisfaction ? En effet, si l'humain se suffisait à lui-même, s'il était capable de pallier tous ses manques, de conjurer tous ses maux, l'espérance aurait-elle encore une raison d'être ? Puisque la visée de l'espérance c'est justement d'accéder à une réalité dont on se sent privé.

Ainsi l'idéologie, le processus et le mirage de la consommation effrénée de notre société, qui laissent au bord de la route tant de misère, ne contribuent-ils pas, alors,

---

<sup>8</sup> Il s'agit du refrain de la chanson *Anthem*, dans l'album *The Future* sorti en novembre 1992.

<sup>9</sup> Christiane TAUBIRA, *Le Monde* du 24 septembre 2019.

<sup>10</sup> Pasteure Emmanuelle SEYBOLDT, allocution à l'Assemblée du Désert.

à éteindre l'espérance ? On y est tellement plein de tout et de soi-même, que l'on ne désire plus rien, que l'on n'espère plus rien. Et si ce n'est pas le cas, si l'on n'est pas aussi bien nanti que d'autres, alors on aspire à le devenir sans tarder. L'espérance se réduit alors à de maigres espoirs matériels dont la seule finalité est de combler au plus vite nos manques.

Accueillir l'espérance passe, au contraire, par la reconnaissance de notre finitude. C'est-à-dire nos limites, nos fragilités, nos imperfections. Y compris dans nos engagements au service du prochain ! Accepter d'être parfois, seulement et silencieusement, avec l'autre, auprès de l'autre, le témoin solidaire d'une commune impuissance.

Contrairement à ce que la modernité lui a fait croire, l'être humain ne sait pas tout, il ne connaît pas tout, il ne maîtrise pas tout, il ne peut pas tout, même quand il le prétend.

Surtout quand il le prétend ! N'est-ce pas parce que l'espérance postule le constat et l'acceptation de nos limites et de notre finitude qu'elle est aujourd'hui si souvent disqualifiée, de manière suffisante, voire écartée, comme vaine et inutile ? N'y a-t-il pas là comme un impensé d'une société qui vit dans l'illusion de sa toute-puissance, technologique ou autre ?

- Si on se tourne un instant vers la psychanalyse, nous y apprenons que le désir humain ne se loge pas dans le comblement des besoins. C'est même là qu'il s'éteint. C'est dans l'incomplétude et le manque que peut advenir une parole de désir, c'est-à-dire déjà une forme d'espérance. L'espérance ne peut donc être accueillie que par celles et ceux qui reconnaissent et assument leurs manques et leurs fragilités.

Peut-être connaissez-vous cette petite histoire qui dit la fécondité du manque : « *Des parents avaient un enfant qui ne parlait pas, sans que médecins et psychologues ne trouvent d'explication. Le père et la mère s'étaient résolus à ce silence. Un jour, vers 16 ans, alors que tout le monde était à table, le garçon prononça très distinctement ces mots : "Passez-moi le sel, s'il vous plaît". Bouleversés, les parents lui demandèrent pourquoi il était resté muet toutes ces années. Il répliqua : Jusque-là, tout était parfait ! Ainsi, c'est de l'incomplétude que naît une relation de parole et de désir faisant place à l'altérité.*

Cette histoire d'enfant rappelle une autre histoire d'enfant, la parabole, dite du fils prodigue (Lc 15,11-32). On y voit que le besoin de tout consommer, biens matériels et sujets humains, a conduit le fils à une vie littéralement « hors de sens », désespérante et désespérée. Il pense alors à ce père qui n'est plus l'objet de son

besoin, puisqu'il lui a déjà donné toute sa part d'héritage matériel. Il se souvient de lui maintenant comme un sujet, un sujet aimant et espérant qui seul peut permettre son retour dans le monde des vivants.

Cela m'amène à un détour biblique qui montre également le caractère paradoxal de l'espérance chrétienne.

## 2.3 ÉCLAIRAGES BIBLIQUES

En effet, dans la Bible, l'espérance est aussi une espérance « en dépit de... » En dépit du mal, du doute, du découragement qui parfois nous habitent.

- Je commence par le Premier Testament où l'on voit l'espérance du peuple hébreu prendre racine au temps de l'esclavage en Égypte et de l'Exode dans l'aridité du désert. Une espérance fragile puisque le peuple, qui a faim et qui a soif, sera tenté, à plusieurs reprises, de renoncer à l'espérance de la terre promise qu'il ne connaît pas, pour l'espoir d'un retour à sa servitude égyptienne où il mangeait au moins à satiété<sup>11</sup> (Ex 16,3). La consommation toujours !

De même, c'est au moment de l'exil et de la déportation à Babylone que le prophète JEREMIE exhorte le peuple à garder confiance, à prendre les mesures nécessaires pour s'installer, durer et résister, lui rappelant la promesse de Dieu : « *Je vais vous donner un avenir et une espérance* » (Jr 29,11).

On pourrait également citer les PSAUMES qui expriment l'espérance au creux même du malheur : « *Non, le pauvre ne sera pas toujours oublié, ni l'espérance des malheureux à jamais perdue* » (Ps 9,19).

Et puis, bien sûr, le personnage de JOB dont la figure douloureuse appartient au patrimoine de l'humanité. Il est le témoin paradoxal de la révolte contre le mal inexplicable et de l'accueil d'une espérance inexpliquée. « *Quand j'espérais le bonheur, c'est le malheur qui survint. Je m'attendais à la lumière et la nuit est venue* » (Jb 30, 26). Confronté à l'éénigme du mal, l'histoire raconte que JOB finira par recevoir plus que ce qu'il avait espéré dans sa souffrance et sa révolte. En même

---

<sup>11</sup> Il y fait l'expérience que la parole de Dieu qui lui rend l'espérance, le remet debout et le tourne vers demain, n'est ni dans les manifestations de puissance mais le bruissement d'un souffle ténu » (1 Rois 19, 1-15).

J'ai évoqué déjà l'exil à Babylone où le petit reste du peuple déporté reçoit les mots étonnantes du prophète Jérémie : « *Je vais vous donner un avenir et une espérance* » (29,11), alors que sa situation semble démentir cette promesse.

temps, il ne retrouvera pas les enfants qu'il a perdus dans cette épreuve. Ainsi la réponse à son attente « *porte la marque, la cicatrice de la perte* » qu'il a traversée<sup>12</sup>. C'est pourquoi, lors de la mort d'un être cher, demeure toujours cette part d'inconsolable qu'aucune espérance, ni même l'espérance de la résurrection ne peut effacer.

- On retrouve un paradoxe analogue dans le Nouveau Testament.

L'espérance y est d'abord révélée aux pauvres, aux malheureux, aux faibles, aux enfants. Non pour les enfermer dans le malheur, mais pour leur donner la force de résister. C'est tout le sens des Béatitudes où le « *Heureux* » retentit comme un appel à se mettre debout, se redresser, « *en marche* » comme le traduit CHOURAQUI. Tous ces visages des petits renvoient, bien sûr, à celui du Christ, venu habiter la condition humaine afin de révéler l'espérance de Dieu jusque dans l'humiliation d'un crucifié (Ph 2, 1-11).

Espérance « *folle* » et « *scandaleuse* », dira l'apôtre PAUL (1 Co 1,23). Espérance paradoxale d'un Dieu qui partage les désespoirs et les abandons de l'humanité.

Quand on lit les finales des évangiles, il y a toujours, au matin de la résurrection, l'ombre portée de la croix. « *Il fait encore sombre* » dit l'évangile de Jean et Marie « *pleure<sup>13</sup>* ». Les femmes ont peur, les disciples sont habités par le chagrin et les espoirs déçus, tourmentés par les questions, les doutes, l'incrédulité<sup>14</sup>. Tous éprouvent la réalité douloureuse de l'absence<sup>15</sup>.

Ainsi, l'espérance chrétienne, n'évite pas l'affrontement au scandale du mal, mais elle appelle à le combattre. Elle naît dans la prise en compte lucide de la souffrance, de l'injustice et du malheur, du tragique de la condition humaine. LUTHER dira que le croyant est appelé à vivre dans un « *désespoir confiant* », exprimant ainsi la nécessaire lucidité sur le réel tel qu'il est et la promesse de Dieu qui sans cesse appelle à l'espérance.

### 3. ESPÉRER, C'EST HABITER LE TEMPS DANS LA DURÉE

#### 3.1 L'ESPÉRANCE COMME ATTENTE

---

<sup>12</sup> Frédéric BOYER, *Là où le cœur attend*, P.O.L, 2017, p.134.

<sup>13</sup> Jn 20,1 ; 11.

<sup>14</sup> Mc 16,8 ; Mt 28, 17 ; Lc 24, 4 ; Jn 20, 25.

<sup>15</sup> Il ne leur reste que le souvenir de l'attente passée. « *Nous espérions qu'il allait délivrer Israël.* » (Lc 24,21).

- Une caractéristique de notre époque, c'est d'être gouvernée par une sorte de tyrannie de l'urgence. Une « *accélération du temps*<sup>16</sup> », décrite par le philosophe Hartmut Rosa, qui engendre une impatience permanente comme si on ne savait plus attendre. C'est maintenant et tout de suite ! Cette soif d'immédiateté, cette impatience de résultats, y compris dans nos engagements, conduisent à négliger le temps dans sa durée, le temps des maturations et de la persévérence. L'investissement exclusif dans le moment présent empêche d'envisager un temps autre, différent de celui que l'on est en train de vivre. Et si l'on a une vision pour l'avenir, on craint qu'il ne soit très sombre pour les générations futures. Les perspectives en sont, souvent, si effrayantes, qu'elles enfoncent dans la peur et la désespérance plus qu'elles ne mobilisent de manière dynamique pour l'action. Du coup, notre société semble ne plus attendre, ni un temps autre, ni un autre temps. Comme si l'avenir n'était plus porteur d'un possible à désirer et à imaginer. En témoigne cette banderole restée longtemps accrochée sur un rond-point, près de mon village, et sur laquelle était écrit ce bout de phrase : « *Notre futur n'a pas d'avenir* ». N'y a-t-il pas derrière ce propos désenchanté, désabusé, le reflet d'une terrible désespérance ? Le mot d'ordre, aujourd'hui, semble être, parfois, « *on n'attend plus rien* », sinon le pire. Or ne plus rien attendre, c'est renoncer à espérer. Car l'espérance a à voir avec l'attente, c'est même attendre l'inespéré.
- Il est intéressant de noter qu'en hébreu biblique (comme en espagnol et d'autres langues), un des verbes que l'on traduit par espérer signifie aussi attendre. De surcroît, le substantif dont dérive ce verbe, et que l'on traduit par attente ou espérance, a pour racine le cordon, le fil, le lien qui sert à attacher. Cela signifie que cette attente qu'est l'espérance n'est pas la simple anticipation d'une éventualité, une attente flottante, incertaine et sans but. Mais elle est accrochée à une promesse certaine, à laquelle on est lié, en laquelle on croit, et qui nous tourne vers ce qui est encore à venir et que l'on attend avec confiance. Même si cela peut paraître raisonnablement impossible, même si on ne peut encore le voir. D'ailleurs, écrit l'apôtre PAUL : « *Voir ce que l'on espère, ce n'est plus espérer ; ce qu'on voit peut-on l'espérer encore ? Mais si nous ne voyons pas ce que nous espérons, nous l'attendons avec persévérence* » (Rm 8,24-25) !
- Se dessine ici une différence (s'il faut en faire une) entre « *espoir* » et « *espérance* ». L'*espoir* imagine son objet de manière précise et il veut l'atteindre,

---

<sup>16</sup>Hartmut Rosa, *L'Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.

*Aliénation et Accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, 2012.

le posséder, de façon certaine, tangible et définitive. Il disparaît avec sa réalisation, comme dans son échec (réussir son bac).

Alors que l'espérance nous tire au-delà de ce que nous pouvions imaginer. On peut penser à la rencontre de Jésus avec l'aveugle Bartimée (Mc 10,46-52) qui se termine par ces mots : « *Va, ta foi t'a sauvé* ». Il voulait retrouver la vue et il l'obtient, mais c'est aussi la vie que Jésus lui donne, une vie nouvelle ouverte à l'espérance.

Ainsi l'espérance est la force créatrice et inassouvie d'un projet qui dépasse notre seul horizon, sur lequel on ne peut mettre la main mais dont on a la ferme assurance. Selon la belle expression de Frédéric BOYER, « *espérer c'est recevoir sans posséder*<sup>17</sup> ».

### 3.2 ESPERER C'EST VIVRE D'UNE PROMESSE

En effet, l'espérance, je l'ai déjà dit, ne repose sur aucune preuve, sur aucun savoir, sur aucune évidence visible, sur aucun résultat tangible. Elle se fonde sur une promesse en laquelle on croit, elle relève de la foi, de la confiance, ces mots ayant même racine. À l'image d'Abraham qui est parti, « *espérant contre toute espérance* » ... » (Rm 4,18). Cette promesse désigne un horizon et une visée, même s'ils ne sont pas définissables. Elle est un appel à poser, dès maintenant, les signes de ce qui est encore à venir, transformant la réalité présente.

D'ailleurs, dans l'hébreu biblique, un autre verbe traduit par espérer signifie aussi appeler. Nous sommes donc appelés par cette promesse.

Nous soulignons à l'ACAT l'importance de l'appel. Appeler l'autre, être appelé par lui, que cet autre soit le prochain ou Dieu lui-même, l'appel est le premier geste de l'espérance. Car être appelé ce n'est pas rien, c'est compter pour quelqu'un puisqu'il m'appelle. C'est peut-être pour cela que nous laissons nos téléphones toujours en veille, nous attendons tous d'être appelés !

On comprend pourquoi le théologien Paolo RICCA peut écrire que cet appel, cette promesse « *est le moteur de l'espérance. Espérer, c'est partir vers un ailleurs promis. On ne s'accommode plus de la réalité, on la met en question au nom de l'espérance, on veut la dépasser. Espérer, c'est aller au-delà, franchir le seuil de ce qui existe au nom de ce qui n'existe pas encore*

 ».

Pour donner une image plus concrète, on peut penser à nos expériences de physique au lycée. Quand on posait de la limaille de fer sur une feuille de papier. On lui faisait dessiner des formes étonnantes, aléatoires ou voulues, grâce à la force invisible d'un aimant glissé sous la feuille.

---

<sup>17</sup>Frédéric BOYER, *Là où le cœur attend*, p.168.

Ainsi en est-il de l'appel de la promesse qui peut être une utopie laïque, un idéal humaniste ou, pour le chrétien, l'appel d'un Dieu aimant qui « aimante » par sa promesse notre présent, l'oriente, le transforme et permet de le vivre autrement dès maintenant.

### 3.3, L'ESPERANCE C'EST INSCRIRE L'AVENIR DANS LE PRESENT

Contrairement à une idée reçue, le temps de l'espérance n'est pas seulement le futur, c'est aussi et d'abord le présent. Loin d'être une fuite illusoire de la réalité, comme on l'a reproché parfois aux religions (voir plus haut la critique de CALVIN), l'espérance mobilise ici et maintenant pour des engagements qui inscrivent l'inespéré dans les aridités et les blessures du présent.

- C'est le sens, dans la Bible, des actes de Jésus, notamment ses miracles. Il est appelé par des êtres humains dans la détresse, aux prises avec des expériences de privation : la faim, la maladie, le rejet social, la peur de la mort... Et Jésus les appelle à son tour pour les rendre à la vie. Autant de situations auxquelles vous êtes confrontés dans vos services et vos engagements pour remettre l'humain debout. Même les plus modestes, même s'ils vous semblent peu efficaces, même s'ils vous semblent sans espoir à vue humaine, ils sont des manifestations concrètes de l'espérance. Vos gestes, comme ceux de Jésus, sont des signes de ce qui est encore à venir, ils manifestent que l'espérance dernière bouleverse dès maintenant les conditions de l'existence présente. Ils témoignent que rien n'est irrévocable, c'est-à-dire justement ce qui ne peut plus être appelé, appelé à la vie. De tels signes concrets d'espérance ne sautent pas toujours aux yeux aujourd'hui.

Et pourtant ils existent, vous le savez, ils sont là. Mais ils sont trop souvent enfouis dans l'indifférence, dans le silence des médias peu réceptifs à ce qui va bien, perdus dans les turbulences du quotidien et les souffrances de l'histoire. Il importe alors de les discerner, de les faire connaître et d'en témoigner pour rendre contagieuse l'espérance, pour dire que rien désormais n'est irrévocable.

- J'ajoute que cette promesse ne concerne pas que l'individu. L'espérance a aussi une dimension collective, elle concerne l'humanité et la création tout entière. C'est dire que nos gestes d'espérance peuvent avoir une dimension sociétale, écologique et même politique. On pense à l'épître de PIERRE : « Nous attendons, selon la promesse, des cieux nouveaux et une terre nouvelle ou la justice habitera » (2 Pi 3,13).

Cette attente confiante d'un autre temps peut faire déjà de cette vie un temps autre.

- C'est dire que l'espérance a fondamentalement à voir avec l'altérité, actuellement si malmenée voire oubliée dans notre société. Or on ne peut espérer sans le souci de l'autre, des autres, sans la volonté de vivre ensemble avec eux, sans le désir d'un autre à venir, d'un « autrement », où s'inventerait de nouveaux possibles. En référence à une promesse tout-autre qui nous dépasse et nous déplace.

L'ouverture à cette altérité, sa prise en charge, est précisément le travail de la spiritualité.

## OUVERTURE

Alors, en terminant mon propos, non pour conclure mais pour ouvrir, je partage un questionnement.

Peut-il y avoir une espérance qui ne s'abreuve, ni se nourrisse à une spiritualité qui ouvre à l'altérité ? Une spiritualité au sens large qui n'est pas le monopole des religions ou, pour le dire autrement, la crise de l'espérance ne serait-elle pas aussi, en plus de tous les autres facteurs évoqués, l'expression d'une crise spirituelle, d'une incapacité à s'ouvrir à l'altérité. C'est ce que pense le philosophe soufiste Abdennour BIDAR considérant qu'il « faut résister à toutes les forces qui condamnent l'être humain à une existence sans aucune verticalité<sup>18</sup> », c'est-à-dire sans altérité, d'autres diraient sans transcendance. En effet, la spiritualité, à travers ses différentes formes, qui ne sont pas forcément religieuses, est pour chaque être humain et pour la société la découverte que la vie ne consiste pas seulement à s'adapter, à se conformer, à accepter et parfois à subir. Elle est la source d'une force intérieure qui permet de tenir debout et de résister quand tout vacille à l'extérieur.

C'est pourquoi c'est aussi une des tâches de l'entraide, de la diaconie, du service du prochain que de contribuer à restaurer et nourrir en chaque humain et dans la société cette dimension spirituelle qui est une ressource pour l'espérance. La spiritualité est une dimension constitutive de l'humain qui permet un travail de dépassement de la réalité telle qu'elle est, qui nous « dé-coïncide » pour reprendre

---

<sup>18</sup> Abdennour BIDAR, « L'absence de spirituel est un problème, pas l'Islam », *Le Monde*, 28 octobre 2015, p.15.

l'expression du philosophe agnostique François JULIEN<sup>19</sup>. Elle nous déloge de nos enfermements, brise les fatalités, suscite de nouveaux possibles, ouvre l'individu aux autres, à de l'autre, à cet Autre que les croyants nomment Dieu. Vous l'avez compris, personnellement je pense que la spiritualité est une ressource essentielle voire indispensable pour « *oser l'espérance* ».

Pour nous y encourager, je vous livre encore ces belles lignes, riches en spiritualité, du théologien Paolo RICCA : « *Il ne faut pas craindre de trop espérer, il faut craindre uniquement d'espérer trop peu. L'espérance est un long chemin, long comme notre vie, plus long que notre vie. On n'a jamais fini d'espérer, non pas parce qu'on ne reçoit jamais ce qu'on espère, mais parce qu'il y a toujours quelqu'un pour qui et avec qui espérer.*

Michel BERTRAND

---

<sup>19</sup> De la « *fissurer* » dit-il encore pour qu'un souffle de renouvellement s'y puisse passer. François JULIEN, *Rouvrir des possibles. Dé-coïncider, un art d'opérer*, Paris, L'Observatoire, 2023.